

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat),
parties XXVI - XXXI / Black

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 247-252

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Mémoires d'un chien

(Recueillis par M. Manquat)

XXVI

Le philosophe et le gastronome

Quant à Pouf, il ne me cacha pas son sentiment à ce propos.

— Black, dit-il, tu manques de dignité. Comment toi, honnête quadrupède, te laisses-tu aller à jouer au bipède ? Que dirais-tu d'un homme qui marcherait à quatre pattes ?... Faut-il que les patrons te méprisent pour t'obliger à une telle attitude ! Est-ce qu'ils essayent, moi, de me faire faire le beau, comme ils disent ?... Ah ! ils ne s'y frottent pas. Ils me respectent, moi. Décidément, ta race est bien inférieure à la mienne.

Pouf a beau dire, un talent de société offre des avantages. J'ai remarqué que les hommes, je ne sais pourquoi, aiment que les animaux prennent des attitudes humaines. Qu'un perroquet comme Coco articule quelques mots dont d'ailleurs il ne comprend pas le sens, les met dans le ravissement. Qu'un chien se tienne debout, cela les enchante. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais c'est comme ça. Or, un homme content est un homme bienveillant et souvent généreux. Aussi, chaque fois que je rencontre un Deux-Pattes, qui me paraît intéressant, je vais me placer devant lui et je fais, moi aussi, mon petit deux-pattes, je veux dire je fais le beau. Quand, vers l'heure de midi, je peux me trotter de la maison sans attirer l'attention, je cherche les restaurants les plus voisins, je m'y glisse et je me place en face d'une table occupée, de préférence par un Monsieur et une Dame (j'ai remarqué que les célibataires rendent mal, et d'ailleurs ils lisent leur journal en mangeant et ne me remarquent pas) ; là, je fais le beau et il est rare que je ne récolte pas un morceau de bidoche. Très jolie la dignité, comme dit Pouf, mais n'est-ce pas, l'appétit a ses exigences.

Black, garçon de courses

Madame Pépin-Mépié m'a rendu au retour de ma fugue une partie de son estime. Sans le vouloir, je l'ai augmentée. Voici comment :

Il y a un jour de la semaine qui plaît particulièrement à Pouf, mais que moi, j'ai en horreur : c'est le vendredi. Ce jour-là, on ne mange pas de viande. Rien que du poisson. Fatigué de m'administrer chaque vendredi de la morue salée et d'autres bêtes sans pattes, j'ai pris l'habitude de sortir le vendredi matin pour me mettre en quête de viande ! Oh ! je ne vais pas loin ; notre boucher habite à trente mètres de la maison.

Je connais le garçon, qui est un ami des chiens. La première fois, il m'a refilé un bout de bidoche. La seconde fois, un autre. La troisième fois, comme j'allais emporter mon déjeuner dans ma gueule, il m'a dit en riant :

— Attends au moins que je te l'enveloppe dans du papier.

Et il a enveloppé le morceau dans du papier. J'ai rapporté le tout à la maison. Désormais, il agit toujours ainsi. Cela paraît l'amuser beaucoup. Dès que, le vendredi, j'arrive à sa boutique, il crie aux clients présents :

— Vous permettez que je serve d'abord Monsieur.

Et il me désigne. Il me fait mon paquet et on rit. Evidemment, il ne faut pas grand-chose pour amuser les Deux-Pattes. De temps à autre, je ne sais pas pourquoi, on fait maigre aussi chez les Pépin, spécialement certains mercredis. Alors je vais chez mon boucher. Et il me sert en remarquant, à la joie du public :

— Hé, hé !... Tu fais aussi les Quatre-Temps.

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire, mais du moment qu'il me refile de la viande, ça m'est égal.

Bref, chaque fois que je sens à la cuisine qu'Ernestine prépare du poisson et pas de viande, je fais ma tournée de boucherie. Le garçon-boucher a raconté ça à Ernestine ; Ernestine l'a raconté à la patronne, qui l'a raconté à mon maître. Tous ont paru étonnés de mon comportement. J'ai

remarqué que le vendredi suivant, ils m'observaient. Et quand je suis rentré, mon paquet de viande dans les dents, ils m'ont accablé de félicitations sur mon intelligence (Monsieur Pépin disait, lui : sur mon « instinct »). Où diable peut-on voir de l'intelligence là-dedans ? Quand je flaire un repas de poisson, je vais chercher de la viande : qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

Vous pensez bien que cette soi-disant intelligence a fait les frais de la conversation des mercredis de ma patronne. Elle ne tarit plus d'éloges sur mon compte :

— Songez, ma chère, un chien qui va lui-même et de lui-même chercher sa viande chez le boucher et la rapporte enveloppée dans du papier ! Vous entendez, dans du papier !...

Comme si c'était moi qui enveloppais ma viande dans du papier !

XXVIII

Cette chère Mademoiselle Rapion

C'est curieux la vie. Tantôt je suis abreuvé de compliments, tantôt je suis agonisé de sottises ; et cela sans que je mérite ni les uns ni les autres. Décidément, il n'y a pas de justice en ce monde. Pas plus chez les Deux-Pattes que chez les chiens. Tenez, aux mercredis de Madame Pépin née Mépié vient quelquefois une très vieille demoiselle (elle a bien cinquante ans !) assez drôlement habillée, pas mal originale et qui parle d'une voix de crécelle. Elle parle d'ailleurs comme un robinet coule. Elle s'appelle Mademoiselle Rapion. D'ordinaire, quand elle vient, elle arrive en retard. Eh bien ! quand elle n'est pas là, les dames et demoiselles présentes dans le salon de ma patronne demandent avec insistance :

— Comment !... Mademoiselle Rapion, cette chère Mademoiselle Rapion n'est pas encore ici ? C'est navrant ! Pourvu qu'elle vienne ! Nous ne nous consolerions pas de son absence.

Mais n'allez pas croire que c'est par affection pour Mademoiselle Rapion qu'elles disent cela. Elles font de l'ironie, j'en suis certain.

Quand Mademoiselle Rapion se présente, tout le monde

s'agite. Ma patronne va vers elle, les mains tendues et la bouche en cœur :

— Oh ! chère Mademoiselle, enfin vous !... Vous nous manquez tellement ! Ces dames ne se consolait pas de votre absence, elles me le disaient à l'instant.

Toute souriante, la chère demoiselle va de l'une à l'autre, serre des mains, échange des propos aimables, et des sourires, et des compliments. On lui répète :

— Que c'est gentil à vous ! Toujours jeune ! Toujours un chic pour vous habiller ! Oh, donnez-moi l'adresse de votre modiste ! Où avez-vous trouvé ce délicieux sac-à-main ? Et cet adorable rouge à lèvres ?

XXIX

Le rouge à lèvres et la peau de crocodile

Mademoiselle Rapon se prodigue. Elle parle, elle parle :

— Ce rouge à lèvres, mais je le trouve chez mon coiffeur Emile, au coin de la rue de la République. Ce n'est pas un coiffeur, vous savez, c'est un artiste. Il n'y a que lui pour vendre un pareil rouge. En douze teintes, ma chère amie, et qui résistent au lavage. Si, si, qui résistent ! J'ai essayé les douze teintes successivement : toutes aussi solides. Mais naturellement, j'ai retenu celle qui me convient le mieux.

— Et vous avez parfaitement réussi, chère amie.

— Vous comprenez, il faut savoir adapter la couleur à la peau. Et quand hélas, on n'est plus toute jeune !

Toute la compagnie proteste :

— Comment !... Plus toute jeune !... Mais, chère amie, vous êtes de celles qui ne vieillissent pas. De grâce, ne médisez pas de vous ; vous n'avez pas trente-cinq ans.

— Ah ! gémit Mademoiselle Rapon avec un air de victime, je n'en suis plus loin.

Et elle enchaîne :

— Quant à mon sac-à-main, il est assez joli, j'en conviens. C'est en peau de crocodile, de crocodile authentique, vous savez. Je sais ce qu'il m'a coûté. C'est une folie. Madame la Comtesse de Marchempois me le disait hier encore : « Ma

chère amie, me disait-elle, il faudra vous donner un conseil de famille, vous faites des folies. » — « Que voulez-vous, répondais-je, je suis de celles qui ne savent pas compter. » Connaissez-vous Madame la Comtesse de Marchempois ? Quelle charmante personne ! Et quelle race !... Elle avait déjà des ancêtres au XII^e siècle.

— Pas possible...

— Comme je vous le dis, mes très chères ! Il faudra que je vous l'amène, ma bonne Madame Pépin.

— Oh oui ! s'écrie ma patronne, toute enflammée de désir.

XXX

Pattes de velours et griffes rétractiles

Et Mademoiselle Rapon continue sur ce ton pendant trois quarts d'heure. Mais soudain, brusquement, elle se lève et déclare :

— Oh ! excusez-moi. La conversation est tellement intéressante ici que j'oubliais que j'ai un rendez-vous avec la baronne de la Tour des Roches. Une charmante amie, elle aussi. Il faudra que je vous l'amène.

Et elle part, enveloppée des protestations de ces dames :

— Quel dommage que vous soyez si pressée !... Revenez bientôt ! etc.. etc..

Et Mademoiselle Rapon à peine hors de la maison, toutes ces dames et demoiselles la débinent à qui mieux mieux :

— Quelle originale !... Elle va fort. Vous avez entendu : pas loin de trente-cinq ans, dit-elle ; certainement plus près de soixante que de trente-cinq !... Se fourrer du rouge sur les lèvres à cet âge-là !... Et le sac-à-main en peau de crocodile au-then-ti-que !... Elle a voulu dire : en toc, sans doute...

Ma patronne intervient de temps en temps :

— Chères amies, pratiquons la charité chrétienne, de grâce.

Mais elle émet cette protestation d'un air si souriant et si malicieux qu'il semble qu'elle veuille dire : Allez-y ! Continuez à casser du sucre sur le dos de Mademoiselle Rapon.

Je commence à comprendre ce que mon bon maître veut

dire quand il assure à « Bobonne » que les femmes emploient leur temps à passer la main dans le dos par devant à leurs amies et à leur cracher à la figure par derrière.

XXXI

Hector et Ernestine

Il y a eu dans la maison un mariage manqué. Pas par ma faute, je me hâte de le dire.

J'avais remarqué que depuis quelque temps, le garçon-boulangier éprouvait un sentiment pour Ernestine. Personnellement, Ernestine ne me paraît séduisante que quand elle me sert ma viande à chaque repas, avec pas trop de pommes de terre ; car je suis carnivore, elle semble l'oublier parfois, et si j'avale les légumes qu'elle m'offre, c'est bien pour lui faire plaisir. Ernestine est épaisse, brusque ; elle bougonne avec une fâcheuse facilité, et pour des riens. Il faut croire que les Deux-Pattes ne se jugent pas entre eux comme nous, les animaux, nous les jugeons. Le fait est que le garçon-boulangier, lequel se dénomme Hector, en tenait pour notre cuisinière. Hector à mon avis n'est pas séduisant non plus. D'abord, et surtout, je lui reproche de ne pas aimer les bêtes, spécialement les chiens. Volontiers, il me traite de « carlin miteux » (pourquoi miteux ? Qu'est-ce que ça veut dire miteux ?) Volontiers il s'amuse à brimer Pouf, lui flanque des coups de pied quand il passe près de lui, en n'ayant pas l'air de faire exprès et en rigolant par dessous. Moi j'ai bon caractère : j'encaisse sans protester les « carlins miteux ». Pouf est moins endurant. Aussi, pour marquer ses sentiments à Hector, un jour d'hiver que celui-ci avait laissé ses sabots dans le vestibule pour entrer dans la cuisine (une exigence d'Ernestine), Pouf alla déposer dans ces sabots un petit souvenir personnel, je ne vous dis que ça. Et puis il fila dare-dare. Et il fit bien, car qu'est-ce qu'il aurait pris, le pauvre, quand le garçon-boulangier s'est aperçu du cadeau ?... Hector est déjà un homme mûr. Avec Ernestine, j'en conviens, il ferait un couple assez bien assorti.

(A suivre)

BLACK